



La troupe s'approcha de la maison et la cerna.
Page 27, col. 1

LA ROCHE-QUI-TUE

DEUXIEME PARTIE

LE SERPENT MORD LA POUSSIERE

(SUITE)

Et ces gens, tous vieux fermiers ou serviteurs, au nombre d'une trentaine, armés de fusils, de fourches, de fléaux, de faux, formaient une garde importante à ce vieux seigneur féodal. Tous étaient des hercules aux membres noueux, qui eussent mis en chair à pâtée l'escorte peu héroïque du comte anglais, devenu l'homme lige de la Révolution.

Avant que celui-ci eût eu le temps de descendre du carrosse à deux chevaux qui le portait, le vieillard l'avait salué en ces termes :

« Retournez d'où vous êtes venu, Monsieur. Je ne sais dans quel but vous vous présentez à moi ; mais les branches de ces arbres, les herbes de ces prés, les mousses de ces pierres, ces pierres elles-mêmes s'uniraient pour m'ensevelir sous ma honte, si je vous laissais franchir le seuil de ce domaine.

« Vous n'êtes ni de mon sang ni de ma race. Il y a dans le couvent de Sainte-Anne un cercueil où vous avez enfermé les restes d'une pauvre fille assassinée par vous. Je ne sais ce que vous avez fait de ma nièce. Si le roi régnait encore, vous seriez roué vif en place de Grève. Allez-vous-en donc ! Votre nom de Killerton sauve de la honte notre nom de Kergroaz. Allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je fasse lâcher mes chiens, ou que ceux-ci vous pendent aux branches de mes vieux chênes ! »

Et sa main droite étendue, terrible comme le bras d'un archange exterminateur, il montrait, d'un même geste large et souverain, la poignée de serviteurs fidèles, la meute de douze molosses que deux d'entre eux retenaient à grand-peine, et les arbres séculaires dont

les frondaisons farouches étendaient leurs puissantes ramures sur les têtes, dans le rayonnement d'or du couchant.

C'était sublime et terrifiant. Cela avait la grandeur épique des âges oubliés ou méconnus.

Arthur remonta en voiture, blême de rage, et fit fouetter vivement les chevaux. La condamnation du vieillard lui laissait un stigmate au front.

Elle lui laissait en même temps un âpre désir de vengeance, et ce désir, il avait hâte de le satisfaire.

Le plan du notaire Darros était fait d'avance. Le pacte fut conclu et scellé entre le tabellion et le gentilhomme félon.

Une dénonciation anonyme accusa le marquis de Féror d'entretenir des intelligences avec les ennemis de la nation.

L'accusation était inepte, dirigée contre un vieillard qui, depuis deux années, n'était pas sorti de son domaine.

On n'osa point l'arrêter chez lui. La région était peu sûre, et le marquis était entouré du respect et de la considération de tous. Il aurait fallu diriger contre lui un bataillon de garde nationale. Encore n'eût-on pas été sûr de vaincre.

On se borna à le citer à comparaître devant le tribunal révolutionnaire de Brest, sans grand espoir qu'il se rendit à l'assignation.

Malgré les avis et les supplications de ses fidèles, le vieillard voulut faire à son pays, malgré le changement de régime, l'honneur d'une soumission à ses lois. Il franchit dans sa propre voiture les vingt lieues qui le séparaient de la cité maritime.

Ceci se passait dans les premiers jours d'avril. Incar-

céré dès son arrivée, le marquis ne voulut pas même faire choix d'un avocat. Il tenait l'offre, dérisoire en elle-même, pour attente à son antique renom de loyauté. L'accusation, avait-il dit, tomberait d'elle-même.

A défaut de preuves matérielles, le tribunal admit les dires des témoins. On n'en trouva pas.

Ou plutôt on en trouva un, Ralph Gregh. Le coquin, que sa nationalité même devait suffire à écarter, se présenta à la barre sous le nom de Killerton.

Quand on le confronta avec le marquis, et avant qu'il eût fait sa déposition, celui-ci s'écria :

« Je ne connais qu'un Killerton, et je maudis le jour où je l'ai connu. C'est le nom de l'homme le plus infâme et le plus méprisable qui ait jamais souillé l'air du souffle de sa bouche. Gentilhomme, il a déshonoré en sa personne la noblesse de tous les pays. Le sien, c'est l'Angleterre, et il n'a pas lieu d'être fier d'avoir produit un pareil scélérat. Et si vous aviez, Messieurs, vraiment souci de la morale et de la vertu, c'est cet homme qui devrait être sur ces bancs pour répondre devant vous d'un double assassinat, et je serais son accusateur. »

C'était une terrible parole dans la bouche de l'implacable vieillard. Elle fut son arrêt de mort.

Trois jours plus tard, Jean-Corentin-Athanase Huon de la Croix, marquis de Féror, monta sur l'échafaud.

Il y mourut sans défaillance, avec un sourire de dédain aux lèvres pour la canaille qui l'insultait. Le bourreau, un ancien forçat, trempa son mouchoir dans le sang, comme il l'eût fait pour un martyr, et, pendant un mois entier, la guillotine chôma à Brest.

Mais elle devait reprendre son œuvre de mort au commencement du mois d'août.

En effet, depuis les événements de Plestin, le comte Arthur avait dû reprendre le chemin de Paris, afin de s'y faire conférer des pouvoirs plus étendus.

Il en avait besoin pour mener à bien l'œuvre de sa propre fortune et achever la destruction de ses ennemis.

Une surprise des plus désagréables, en effet, lui avait été réservée au lendemain de l'exécution du marquis de Féror.

Le marquis avait laissé un testament, dont le double était déposé en l'étude même de Me Jorge Darros, notaire de la famille de Kergroaz.

Par ce testament, dûment enregistré, le vieillard instituait pour son légataire universel Alain Prigent de Bocenno.

Or, Alain Prigent vivait, le comte le savait et, de plus, c'était un homme redoutable.

N'était-il pas, en effet, le chef de cette association formidable qui se nommait la Roche-qui-Tue ?

Une fois déjà, Killerton s'était attaqué à cette confrérie. Il avait obtenu des représentations un décret de dissolution.

Mais le décret avait été rapporté. La France avait besoin de soldats et de marins, et ces marins là étaient incomparables.

Il était nécessaire que le comte Arthur se débarrassât d'Alain, car il connaissait le courage et l'intelligence de cet homme ; il avait appris, depuis un an, par Bahic et Leroux, comment cet homme, avec l'aide de son frère Jean, avait enlevé le cadavre de la comtesse Ameline ; il savait, par une expérience toute récente, quelle terrible justice il avait exercée sur le traître Leroux.

Or, Alain était l'ennemi personnel de Killerton. Il détenait un secret terrible, et l'Anglais était trop au courant de la sagesse vulgaire pour ne pas prévoir que, le jour où prendrait fin l'anarchie révolutionnaire, ce secret pourrait sortir des tombes qu'il avait creusées pour l'y enfouir et, à défaut des victimes qui y dormaient leur dernier sommeil, prendre la voix d'un irrécusable témoin.

Alain Prigent devait donc mourir.

Mais comment le frapper ?

Au milieu de ses troupes, des dix mille marins d'élite qui composaient la Kerret-ar-laz, il n'y fallait pas songer.

Ces hommes étaient une armée, une armée disciplinée, aguerrie, aimant son chef. On aurait pu le lui